

Et puis, il y a deux choses que je trouve gênantes dans cette histoire. C'est que, s'il est vrai que la campagne anti-masturbatoire du XVIII^e siècle s'inscrit dans le processus de refoulement du corps de plaisir et d'exaltation du corps performant ou du corps productif, il y a tout de même deux choses dont on ne rend pas bien compte. La première est celle-ci : pourquoi est-ce qu'il s'est agi de la masturbation précisément et pas finalement de l'activité sexuelle en général ? Si vraiment c'était le corps de plaisir que l'on avait voulu réprimer ou refouler, pourquoi est-ce qu'on aurait exalté et souligné ainsi la seule masturbation, et pas mis en cause la sexualité dans sa forme la plus générale ? Or, c'est simplement à partir des années 1850 que la sexualité, dans sa forme générale, va être interrogée médicalement et disciplinairement. D'autre part, c'est une chose aussi curieuse que cette croisade anti-masturbatoire porte d'une façon privilégiée sur les enfants, ou en tout cas sur les adolescents, et non pas sur les gens qui travaillent. Bien mieux, il s'agit essentiellement d'une croisade qui concerne les enfants et les adolescents des milieux bourgeois. Ce n'est jamais qu'à l'intérieur de ces milieux, dans les établissements scolaires qui leur sont destinés, ou encore ce n'est jamais qu'à titre de consignes données à des familles bourgeoises, que la lutte anti-masturbatoire vient à l'ordre du jour. Normalement, en gros, si effectivement il s'agissait purement et simplement de la répression du corps de plaisir et de l'exaltation du corps productif, il faudrait que l'on assiste à une répression de la sexualité en général, et plus précisément de la sexualité de l'adulte au travail où, si vous voulez, de la sexualité ouvrière adulte. Or, on a autre chose ; on a affaire à la mise en question non pas de la sexualité, mais de la masturbation, et de la masturbation chez l'enfant et l'adolescent bourgeois. Je crois que c'est de ce phénomène qu'il faut essayer de rendre compte, et par une analyse un peu plus détaillée que celle de Van Ussel.

Bien sûr, le contact direct parent-enfant, si impérativement prescrit dans cette cellule familiale, donne absolument tout pouvoir aux parents sur l'enfant. Tout pouvoir, oui et non. Parce qu'en fait, au moment même où les parents se trouvent, par la croisade en question, assignés, enjoins de prendre en charge la surveillance méticuleuse, détaillée, quasi ignoble du corps de leurs enfants, à ce moment même et dans la mesure même où on leur prescrit cela, on les renvoie au fond à un tout autre type de relations et de contrôle. Voilà ce que je veux dire. Au moment même où l'on dit aux parents : « Mais faites très attention, vous ne savez pas ce qui se passe sur le corps de vos enfants, dans le lit de vos enfants », au moment même où l'on met la masturbation à l'ordre du jour moral, comme consigne quasi première de l'éthique nouvelle de la nouvelle famille, à ce moment même, vous vous souvenez, on inscrit la masturbation sur le registre non pas de l'immoralité, mais de la maladie. On en fait une sorte de pratique qui est universelle, une sorte d'« x » dangereux, inhumain et monstrueux, d'où toute mala-

die peut dériver. De sorte que, nécessairement, on branche ce contrôle parental et interne, que l'on impose aux pères et aux mères, sur un contrôle médical externe. On demande au contrôle parental interne de modeler ses formes, ses critères, ses interventions, ses décisions, sur des raisons et sur un savoir médical : C'est parce que vos enfants deviendront malades, c'est parce qu'il va arriver, au niveau de leurs corps, telle et telle perturbation physiologique, fonctionnelle, éventuellement même lésionnelle, que les médecins connaissent bien, c'est à cause de cela – dit-on aux parents – qu'il faut les surveiller. Donc, le rapport parents-enfants, qui est en train de se solidifier ainsi dans une sorte d'unité sexuelle-corporelle, doit être homogène au rapport médecin-malade ; il doit prolonger le rapport médecin-malade. Il faut que ce père ou cette mère si proches du corps des enfants, ce père et cette mère qui recouvrent littéralement de leur propre corps le corps de l'enfant, soient en même temps un père et une mère diagnosticiens, soient un père et une mère thérapeutes, soient un père et une mère agents de santé. Mais cela veut dire aussi que leur contrôle est subordonné, qu'il doit s'ouvrir à une intervention médicale, hygiénique, qu'il doit, dès la première alerte, avoir recours à l'instance externe et scientifique du médecin. En d'autres termes, au moment même où l'on renferme la famille cellulaire dans un espace affectif dense, on l'investit, au nom de la maladie, d'une rationalité qui branche cette même famille sur une technologie, un pouvoir et un savoir médicaux externes. La nouvelle famille, la famille substantielle, la famille affective et sexuelle, est en même temps une famille médicalisée.

Tant de corrections rendaient l'ouvrage à peu près neuf, et beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entreprise en langue vivante, et tous les désagréments qu'elle entraînait, ne m'échappèrent pas. Il n'y avait qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité, dont cette entreprise, bien exécutée (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait), pouvait être à l'humanité, qui pût me décider ; et c'est en effet le

seul qui m'ait décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables ; leur considération afflige et humilie ; mais il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence, et à adoucir les misères qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été, si j'eusse écrit en latin, c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes et les expressions sont déclarées indécentes par l'usage.

6

Sans chercher à pénétrer les motifs qu'ont eus les auteurs anciens et modernes de laisser cette matière dans l'obscurité du silence, ou du moins de ne l'ébaucher qu'imparfaitement, je m'en tiendrai seulement à exposer les raisons que j'ai eues de la traiter et d'y insister.

Le célèbre Athus, à la fin de son traité des Maladies des Femelles, nous en a laissé un petit essai latin qui paraît avoir échappé, avec peine à la modeste de sa savante plume ; encore dit-il affecté de l'écrire en cette langue pour le dérober

aux yeux du vulgaire, et n'en donner la connaissance qu'aux hommes instruits et obligés par état de remédier aux désordres de la nature.

Je n'oserais condamner l'excès de modestie d'un homme si respectable ; mais je ne crois point que son silence soit une loi. Je sais que tout homme qui écrit peut être utile à ses semblables, doit connaître les vraies bornes de la pudeur et s'y soumettre ; et, bien loin de manquer à ses lois sacrées, je suis persuadé que les moyens que l'emploi ne peuvent que tendre à affermir cette vertu. Quel motif plus puissant et plus sûr pour établir son empire, que d'offrir aux yeux des personnes sages du sexe le tableau vil et frappant des maux affreux et incroyables prêts à accabler une jeune fille, au premier pas qu'elle fait pour sortir de la voie de l'honnêteté ? Puisse mon pinceau être assez expressif et mes couleurs assez naturelles pour inspirer toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice ! Puisse mon secours servir le vulgaire de si dangereuses faiblesses !

7

7

6

Le tableau, qu'offre ma première observation, est terrible ; j'en fus effrayé moi-même, la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors plus que je n'avais fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D****, horloger, avait été sage, et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitérait tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance, et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le col se gonflait extraordinairement.

(...)

Ayant appris son état, je me rendis chez lui ; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortait continuellement de la bouche ; attaqué de la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit,

sans s'en apercevoir ; le flux de semence était continu ; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent ; la respiration très gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds qui commençaient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre ; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexion, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au-dessous de la brute ; spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine.

Approchez, filles infortunées, et maudissez le moment où vous avez ouvert votre faible cœur à l'entrée des passions

deshonnêtes ; écoutez, et ne frémissez pas, si vous pouvez, à la vue du spectacle dont je vais vous faire le récit.

O spectacle trop hideux et trop effrayant ! vous êtes et serez toujours présent à mes yeux, et à ma mémoire qui est sans cesse éveillée... Est-ce vous, m'écriai-je en moi-même, trop infortunée Eléonore?... Est-ce vous que j'ai vue autrefois si aimable et si digne d'être aimée ? Est-ce bien vous dont l'esprit, les grâces, la beauté et l'élégance de la taille étonnaient et charmaient tout le monde ? O sort déplorable, qui doit faire trembler toutes les personnes de votre sexe, et l'humanité entière ! Destin cruel ! quelle incroyable métamorphose as-tu opérée !... Quels yeux hagards et enfoncés, quelle peau jaunie et livide, quelles joues flasques et décolorées, quelles lèvres pendantes et violettes, quelle bouche écumante et puante, quelles dents noires et décharnées, quelle taille recourbée et déformée, quel tout affreux ! Puis-je croire que vous avez été le siège de tant de charmes ? Cette chevelure dont l'art relevait avec tant de goût la beauté, n'est donc plus qu'une crinière éparse et hérissée, dont

la pommade et la poudre parfumée sont l'ordure et la poussière ? Ces mains potelées, si blanches, et si adroites pour orner ce malheureux corps, ne sont donc plus couvertes que d'excréments, et se servent de cette matière vile et puante en guise de pâte, de parfums et de rouge ! O fatale idée de coquetterie et d'amour ! à quelle toilette êtes-vous réduite ?... Persécutez-vous encore une malheureuse dans ce séjour d'horreur et d'infamie où vous l'avez conduite ? Ne l'avez-vous arrachée des mains de ses parents, d'une table sensuelle, d'un sommeil agréable et innocent, d'une société brillante et aimable, des bras de l'espérance la plus heureuse, que pour devenir sa honte, son supplice et son bourreau ? O fatal amant ! passion véritablement infernale, tu es bien plus inhumain que ces filles qui la traitent sans cesse ; tu es bien plus horrible que ce cachot affreux et puant.

9

a. J'ai vingt-trois ans ; je me suis adonné à la masturbation depuis l'âge de quatorze jusqu'à celui de dix-huit, époque à laquelle je pris le parti des armes. Jugez, monsieur, combien j'ai eu à souffrir.

10

N° 51.

A 15 ans, masturbation spontanée, continuée jusqu'à 20 ; pollutions nocturnes et diurnes ; altération croissante de la santé jusqu'à 29 ans ; érections fréquentes, prolongées ; douleurs à la marge de l'anus, etc. — Cautérisation sans succès. — Ascarides : vermifuges. Guérison rapide.

Monsieur R**, étudiant en médecine, jouit d'une bonne santé dans son enfance. A 15 ans, il fut tourmenté par des érections fréquentes et prolongées. Un soir, voulant faire cesser le prurit dont l'extrémité de la verge était le siège, il la régula vivement entre les deux mains et fut surpris de la sensation voluptueuse que ce mouvement provoquait : il le répéta et ne fut pas moins étonné de l'évacuation qui en résulta. Quelques jours après, les mêmes causes lui rappelèrent le souvenir de ces sensations et ramenèrent

(...)

11

ワークショップ資料出典（阿尾担当）

シュテファン・ツワイク、『マリー・アントワネット』（下）岩波文庫、1980年、290ページ。

Dictionnaire de médecine usuelle, tome II, Didier, 1849, pp.549-550.

M. Lallemand, *Des pertes séminales involontaires*, Echet Jr, Librairie de la Faculté de Médecine, 1838, p.513-514.

Michel Foucault, *Les Anormaux*, Gallimard, Le Seuil, 1999, p.222.

ibid.,pp.234-235.

Samuel-Auguste Tissot, *L'onanisme*, Editions de la différence, 1991, pp.15-16.

M.-D.-T. de Bienville, *La nymphomanie ou traité de la fureur utérine*, Office de librairie, 1886, pp.1-2.

Tissot, *op.cit.*, pp.44-46.

Bienville, *op.cit.*, pp.116-118.

J.L. Doussin-Dubreuil, *Lettres sur les dangers de l'onanisme*, Roret, 1825, pp.6-7.

Lallemand, *op.cit.*, p.517.